

LE TSAR DE
PESHAWAR

Du même auteur

La Nuit des albinos. Sur les traces de Max O'Brien,
Expression noire, 2012.

Tsiganes. Sur les traces de Max O'Brien, Expression noire,
2007 ; réédition 2012.

Cachemire. Sur les traces de Max O'Brien, Expression
noire, 2004 ; réédition 2012.

MARIO
BOLDUC
LE TSAR DE
PESHAWAR

Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales du Québec et Bibliothèque et Archives Canada

Bolduc, Mario, 1953-
Le tsar de Peshawar
(Expression noire)
ISBN 978-2-7648-1003-3
I. Titre. II. Collection : Expression noire.

PS8553.O475T72 2017 C843'.54 C2016-942377-8
PS9553.O475T72 2017

Édition : Miléna Stojanac
Révision et correction : Céline Bouchard et Julie Lalancette
Couverture et mise en pages : Axel Pérez de León et Michel Fleury
Photo de l'auteur : Robert Etcheverry

Remerciements

Nous remercions le Conseil des Arts du Canada et la Société de développement des entreprises culturelles du Québec (SODEC) du soutien accordé à notre programme de publication.
Gouvernement du Québec – Programme de crédit d'impôt pour l'édition de livres – gestion SODEC.

Financé par le
gouvernement
du Canada

| **Canada**

Tous droits de traduction et d'adaptation réservés; toute reproduction d'un extrait quelconque de ce livre par quelque procédé que ce soit, et notamment par photocopie ou microfilm, est strictement interdite sans l'autorisation écrite de l'éditeur.

© Mario Bolduc, 2017
© Les Éditions Libre Expression, 2017

Les Éditions Libre Expression
Groupe Librex inc.
Une société de Québecor Média
La Tourelle
1055, boul. René-Lévesque Est
Bureau 300
Montréal (Québec) H2L 4S5
Tél.: 514 849-5259
Télec. : 514 849-1388
www.edlibreexpression.com

Dépôt légal – Bibliothèque et Archives nationales du Québec et Bibliothèque et Archives Canada, 2017

ISBN : 978-2-7648-1003-3

Distribution au Canada

Messageries ADP inc.
2315, rue de la Province
Longueuil (Québec) J4G 1G4
Tél.: 450 640-1234
Sans frais : 1 800 771-3022
www.messageries-adp.com

Diffusion hors Canada

Interforum
Immeuble Paryseine
3, allée de la Seine
F-94854 Ivry-sur-Seine Cedex
Tél.: 33 (0)1 49 59 10 10
www.interforum.fr

Note de l'auteur

Tout en s'appuyant sur la réalité historique, ce roman raconte une aventure totalement imaginaire. Aux personnalités existantes ou ayant existé s'ajoutent de nombreux personnages fictifs. Par ailleurs, la chronologie de certains événements a été modifiée pour des raisons d'efficacité narrative.

« Nous sommes acteurs et spectateurs dans l'arène,
Stupéfaits de nos actes et de l'action du monde.
Petits jouets entre les mains du temps,
Sur l'air qu'un autre joue, nous dansons. »

KHALILULLAH KHALILI



PREMIÈRE PARTIE

Le piège à ours

1

Juillet 1979

La salle à manger de notre maison de Park Road : boiseries patinées par les ans, mobilier boiteux abandonné par les anciens occupants, des officiers britanniques de l'époque du Raj, peut-être ; devant les fenêtres, de lourdes tentures de style salon mortuaire ; au mur, des reproductions de tableaux que Joan trouve kitch, alors que Richard les adore. Une porte, au fond, donne dans la cuisine où s'agitent domestiques et autres petites mains. Ma mère a fait poser un verrou, puis un deuxième, elle se méfie du personnel, elle veut dormir tranquille la nuit. C'est ce qu'on lui a suggéré à l'American Club. Il faut se barricader, *my dear*.

Ce soir, une fois les employés réfugiés derrière la porte qui nous sépare du tiers-monde, Richard se penche sous la table, comme s'il voulait récupérer sa serviette ou renouer ses lacets. Il me fait un clin d'œil malicieux.

— Regarde, Nadia.

Il déplace discrètement le talon de sa chaussure.

À mi-chemin de ma crème caramel, ma cuiller à la main, je l'observe du haut de mes sept ans.

Joan fulmine :

— Tu es complètement ridicule, Richard.

Lors de son premier voyage à Kaboul, au printemps, effrayé des voleurs qui écument les routes – en particulier autour de la passe de Khyber –, Richard a demandé à un cordonnier du bazar de Jehangir Pura de lui ménager, sous le talon de l'une de ses chaussures, un petit espace où il pourrait dissimuler des billets de banque.

Ma mère, le verrou. Mon père, le talon truqué.

— Des chaussures italiennes qui ont coûté une fortune ! s'est exclamée Joan, scandalisée par une pareille fantaisie.

Peshawar ? Une sorte de Bronx sans foi ni loi, livrée aux viols et aux pillages, croyait ma mère avant qu'on s'y installe. À Islamabad, où nous avons d'abord posé nos valises à notre arrivée de Montréal, Richard épluchait jusqu'à tard dans la nuit, parfois, les rapports des sous-traitants, les données d'inventaire, les résultats des distributeurs, ceux qui raffaient les marchés, celui des États-Unis surtout. Il cherchait de nouveaux débouchés, à l'écoute du moindre changement d'intérêt de la part des acheteurs, du public aussi, humant le vent afin de deviner de quel côté la fortune allait bientôt souffler.

Le passé, mon père connaît déjà, il s'intéresse à l'avenir. Et l'avenir, il en a la certitude, ce n'est pas l'Iran. Au fil des ans, vu la demande croissante pour le tapis perse, Oriental Rugs & Carpets avait investi massivement dans l'achat de tapis iraniens. En banlieue de Téhéran, Oriental Rugs avait fait construire un entrepôt où transitaient des chefs-d'œuvre venus des régions éloignées : Kerman, Tabriz, Ardabil. C'était la fierté de Travis McCullough, le fondateur et grand patron, et il y avait placé l'un des protégés de son fils : Ernest Black. Un imbécile de première force, selon Richard – en fait, pour mon père, toutes les personnes embauchées

ou recommandées par Frank, le fils de Travis, sont des imbéciles —, un « insignifiant » qui n'avait pas deviné que le shah allait être bientôt renversé, ce que tout le monde avait prévu sauf lui. Résultat : le printemps dernier, quand Khomeiny et ses acolytes se sont empressés d'exproprier l'entrepôt et son contenu, Black est rentré à Montréal par le premier avion, la tête basse, humilié, bon pour la retraite forcée.

Bref, l'Iran est maintenant fermée et verrouillée à double tour. Oriental Rugs & Carpets a perdu ses Gerus, ses Malayer, ses Seraband, les familles d'artisans qui les fabriquaient pour McCullough écoulent maintenant leur production sur le marché national. Les ventes de l'entreprise montréalaise ont chuté, au dernier trimestre, et le pire est encore à venir estiment les spécialistes. Khomeiny et ses hurluberlus sont là pour rester.

— Frank m'a dit qu'il négocie avec le nouveau gouvernement.

— Ton frère n'a jamais été capable de négocier quoi que ce soit, alors tu l'imagines avec Khomeiny et sa bande d'exaltés ?

Et si c'était l'Inde, l'avenir ? Mon père s'engueule régulièrement au téléphone avec le représentant indien, à Delhi, une forte tête qui lui refuse le Cachemire et ses tapis magnifiques, c'est sa chasse gardée, dit-il. Richard affirme le contraire. L'Indien alléguant qu'il y en a un, Cachemire, tout près d'Islamabad, qu'il aille s'y approvisionner. Mon père a essayé, mais la récolte a été décevante. Les artisans, les bons, œuvrent à Srinagar et non pas de ce côté-ci de la ligne de contrôle, selon lui. Et de harceler de nouveau le représentant de New Delhi, sans succès. Bref, Richard transpose à son niveau la guerre avec l'Inde, mais sans qu'il puisse compter sur Frank pour l'appuyer.

Non à l'Iran, non à l'Inde.

Et puis, alors que tout semblait perdu, alors qu'il était sur le point de déclarer forfait, mon père a eu une idée de génie. Profitant des vacances de Frank en Europe, il a appelé le vieux McCullough à sa résidence d'été du lac Desmarais, dans les Laurentides, et lui a proposé l'Afghanistan, lui faisant croire qu'il a noué des contacts depuis Islamabad avec de grandes familles d'artisans pachounes – ce qui est faux –, qu'il a aussi ses entrées auprès du président Nour Mohammad Taraki et de son responsable de l'économie et du commerce – faux également –, et qu'il sent que le marché afghan pourrait remplacer totalement et profitablement le marché iranien. Ce qui est une affirmation non fondée.

Travis McCullough ne demande qu'à y croire, pourtant. Le message d'espoir vient de l'autre bout du monde, difficilement vérifiable, mais c'est un rayon de lumière dans la grisaille ambiante. Sans attendre l'avis de son fils, il a donné carte blanche à son gendre. Comme il lui faut se rapprocher de la production, Richard a arrêté son choix sur Peshawar.

— C'est un coin perdu ! s'est écriée Joan.

— Faut pas exagérer.

— Des brutes sanguinaires y font la loi, l'armée pakistanaise n'ose même pas s'y aventurer.

— Joan, je t'en prie.

Ma mère a finalement donné son accord après plusieurs jours d'hésitation. Richard l'a convaincue que la fortune nous attend à l'entrée de la passe de Khyber, là où se trouvait à l'époque la frontière occidentale de l'Empire des Indes britanniques. Et en plein milieu de l'année scolaire, on m'a retirée – sans me demander mon avis – de l'International School d'Islamabad. Je perds mes amies, mes pères, ma vie vient de basculer.

Notre palace miteux, c'est à University Town qu'il se trouve. Une sorte de banlieue cossue – version pakistanaise – où nous nous sommes installés en compagnie de Zahid, le cuisinier que nous avons emmené de la capitale. Sur place, pour lui prêter main-forte, mon père a engagé deux domestiques d'origine afghane, Farooq, discret et efficace, et sa femme Homa, douce et enveloppante, timide en présence de mes parents, mais audacieuse une fois sortie de la maison, haranguant marchands et fournisseurs avec fougue, agressive parfois, comme si son *tchadri* était une carapace derrière laquelle elle se sent invincible.

— Remets ta chaussure, Richard. S'il te plaît.

Joan se tourne vers moi :

— Tes bagages sont faits ?

Demain, nous prendrons la route pour Kaboul tous les trois avec Rahim, l'employé de mon père. Un jeune homme obséquieux, rondelet, que ma mère regarde de haut comme si elle doutait de son hygiène corporelle. Objectif du voyage, selon mon père : sonder le marché afghan du tapis, rencontrer des artisans, et surtout obtenir du gouvernement Taraki la permission d'exercer son métier d'importateur.

Peshawar, à l'aube, où tout le monde semble être réveillé depuis des heures. Peshawar qui ne dort pas ou alors juste d'un œil. D'où s'échappent des odeurs de diesel et de merde. Pour mon père, Peshawar, c'est la rampe de lancement de sa future réussite commerciale. À mon avis, la capitale des embouteillages de rickshaws et de la circulation incessante de camions déglingués. Au volant, Richard tricote dans la circulation comme dans

un manège d'autos tamponneuses. Klaxons, insultes, il en fait plus que nécessaire pour prouver qu'il est bien intégré à son nouvel environnement. Nous sommes coincés tous les trois dans la cabine du pick-up, moi collée sur Joan qui ferme les yeux, convaincue que nous allons tous mourir avant d'atteindre les limites de la ville. Mon père n'a pas voulu prendre Farooq comme chauffeur pour une raison que j'ignore et malgré l'insistance de ma mère. Peut-être parce qu'il est d'origine tadjik – avec un passé douteux, selon Richard – et que mon père ne veut pas d'ennuis avec les Khalqis, les communistes afghans qui exercent le pouvoir à Kaboul avec la bénédiction de Moscou, et tous plus ou moins pachtounes. Si nous sommes refoulés à la frontière, que ferons-nous de notre domestique ? Et si les Khalqis décidaient de confisquer le camion ?

Pour mener ses affaires en Afghanistan, Richard préfère Rahim, d'origine pachtoune, celui-là, qui s'est vanté à mon père d'avoir des relations auprès des Khalqis. Il se fait maintenant trimballer dans la caisse du camion, se retenant de peine et de misère après les rebords, ce qui amuse mon père, toujours prêt à se moquer. Si Rahim arrive à Kaboul sain et sauf, pas de doute, Allah est grand !

Ma mère ne peut s'empêcher de sourire.

Farooq garde donc la maison avec Zahid pendant notre absence, ce qui ne rassure pas Joan. Sans le dire à Richard, après avoir confié ses bijoux à Mme Donegan, son amie britannique, elle a demandé au responsable de la sécurité du consulat américain de jeter un coup d'œil sur la propriété de temps à autre.

— Si on se fait voler ou vandaliser, je me plaindrai à Jimmy Carter directement, lui a-t-elle dit le plus sérieusement du monde, sous les regards exaspérés de Richard.

Après Landi Kotal, le poste-frontière de Torkham, où on nous fait poireauter pendant quelques heures, les palabres sans fin de mon père, traduits par Rahim, nous libèrent enfin de la bureaucratie afghane. De retour dans le camion, sans oublier de rouler maintenant à droite, nous laissons les montagnes derrière nous, puis une grande plaine nous fait découvrir Jalalabad, que nous traversons sans nous arrêter. Les montagnes encore une fois, la route se transforme en lacet, des précipices à chaque virage, Richard accélère, les deux mains sur le volant, essayant d'impressionner Joan, exsangue.

Ce voyage, de véritables vacances pour ma mère et moi. Joan déteste Peshawar, même mon père l'a remarqué. Parfois, je suis réveillée en pleine nuit par des éclats de voix, ils se disputent à propos de je ne sais quoi. La monotonie de la vie dans ce coin reculé du Pakistan, l'obsession de Richard pour sa réussite future, encore théorique pour l'instant. Mais ces fâcheries, quand elles se produisent, ne durent jamais longtemps. Mes parents s'adorent et ne sont pas rancuniers l'un envers l'autre. Le matin, tout est effacé quand ils se pointent devant les domestiques, qui s'occupent de nous avec une docilité un peu suspecte – selon Joan, toujours méfiante.

Nous arrivons à Kaboul en début de soirée, en ayant presque oublié Rahim, derrière. Il sourit, il est heureux mais empoussiéré, il a respiré du diesel toute la journée, ce qui explique peut-être son air hilare et ses cheveux hirsutes. Ou alors c'est l'ambiance particulière de la capitale. Buildings modernes et larges avenues où se croisent des Kaboullis vêtus de *chapans*, des femmes habillées à l'occidentale et des fonctionnaires cravatés comme à Islamabad. Des cafés mixtes, où on entend de la musique de partout, les Beatles comme des chanteurs iraniens. Une ville trépidante, colorée, entourée de montagnes et

traversée par une rivière sinueuse. Pendant que Rahim part rejoindre sa famille – «Tu aurais au moins pu le reconduire chez lui, Richard!» –, nous descendons au Sherpur International.

Palace, version russe. Moderne, oui, mais un modernisme un peu flétri. Pour la famille Rocheleau, toutefois, après Peshawar, c'est le paradis. Dans le hall, la clientèle s'agite au frais : envoyés de Moscou au teint verdâtre, fonctionnaires de passage en veston usé, diplomates en transit, conseillers économiques et agents du KGB en tournée d'information – ou de désinformation, selon le cas –, la démarche lourde, le regard éteint, mais aussi des Tchèques et des Bulgares, des ingénieurs venus former leurs collègues afghans.

Notre suite nous attend, au dernier étage. Moderne elle aussi, avec une moquette neuve et une télé couleur – qui ne fonctionne qu'en gris et blanc, même le noir est délavé. Une chambre très éclairée, cependant, qui s'ouvre sur un paysage superbe, sous un ciel bleu, rayonnant de lumière.

Mon père, théâtral comme toujours, écarte les tentures et s'adresse à un public imaginaire :

— Me voilà, Afghanistan, pays choisi, pays élu ! Je suis ton avenir et ta prospérité !

J'éclate de rire, ma mère m'ordonne de ne pas sauter sur le lit, elle s'empresse de se faire couler un bain.

Les jours suivants, pendant que Joan et moi visitons Kaboul, Richard multiplie les rencontres avec les fonctionnaires. Un soir, pourtant, de retour à l'hôtel, nous le retrouvons morose et de mauvaise humeur. Le décor de la salle à manger n'aide en rien : couleurs psychédéliques, éclairage au néon, le tout patrouillé par un personnel obséquieux mais glacial.

— Tu as le choix, Richard. Ou bien tu nous parles de ce qui te tracasse, et Nadia et moi on compatit avec toi, ou alors tu changes d'attitude.

Il soupire, il a horreur que nous le surprinions dans cet état. Mais il l'a en travers de la gorge, le gouvernement Taraki. Il a été reçu froidement ou pas du tout par des gratte-papier tatillons, malgré l'introduction de Rahim – dont les relations, finalement, ne sont pas aussi privilégiées qu'il le prétend. Richard vient de prendre conscience des difficultés du projet qu'il a fait miroiter à Travis McCullough.

— Des ateliers, il y en a, nous explique-t-il, désabusé. Plusieurs familles d'artisans travaillent, regroupées en coopératives à la manière soviétique, et produisent essentiellement pour l'URSS et les pays frères. Les tapis sont magnifiques, mais ils s'écoulent dans un marché fermé, pour une bouchée de pain. Les revendeurs se terrent à Moscou, des fonctionnaires du gouvernement, des apparatchiks blasés, corrompus, qui n'en ont rien à branler, poursuit mon père. Les Khal Mohammadi, les Afghans Aqche et les Mauri Bokhara qui remontent jusqu'à eux disparaissent dans les salons des amis du régime. Les autres, personne n'a les moyens de les acheter. Donc une industrie qui vivote, des familles de tisserands qui en arrachent et ne peuvent rien faire pour corriger la situation.

— Il ne faut pas te mettre dans cet état, Richard.

Mais mon père est intarissable.

— Quelques tapis prennent le chemin de l'Occident, par Londres, mais la production qui n'est pas destinée à l'URSS est raflée par Solomos, un importateur britannique d'origine grecque dont l'entreprise est aussi propriétaire de plusieurs navires, des vraquiers qui sillonnent la planète. Nick Vassillis est sur place pour veiller aux

affaires de l'entreprise. Un type coulant, visqueux, servile, parlant pachto et dari, russe aussi, en qui les Soviétiques et les Khalqis ont une confiance absolue.

Ma mère soupire.

— Ça veut dire que ce voyage est inutile ?

Mon père esquisse un sourire timide. Inutile ? Rien n'est jamais inutile avec moi, tu le sais très bien. Mais l'ambiance n'est plus la même, je m'en rends compte.

De retour à Peshawar, deux jours plus tard, refusant de se laisser abattre, Richard redouble d'ardeur. Ses rares relations avec la capitale, il les entretient par des coups de fil fréquents, sans résultats positifs, toutefois. Ses interlocuteurs se défilent, les Khalqis épient les conversations, sans aucun doute. Résultat : Vassillis continue de régner en maître sur Kaboul et ses fabricants de tapis. Ce rapace est immuable. Aux repas, Richard se met à le décrire dans les termes les plus odieux : il a entendu dire que le Grec trempe aussi dans des affaires pas très nettes, le trafic d'opium notamment. Mais quand Travis McCullough l'appelle pour faire un suivi de ses démarches, Richard minimise le formidable obstacle qui se dresse devant lui. Il fait durer le suspense, il égrène les rares bonnes nouvelles, il ment avec une aisance qui force l'admiration.

Le reste du temps ? Richard discute de longues heures avec Rahim, son employé. Comment convaincre les Khalqis de laisser tomber ce Grec de malheur ? Comment percer le coffre au trésor ? Comment mettre la main sur la poule aux œufs d'or ? Rahim hausse les épaules, il n'en a aucune idée, lui non plus.

— Bref, tu le paies à ne rien faire, rétorque Joan.

Trois semaines plus tard. Nouveau voyage familial en Afghanistan, toujours avec Rahim installé dans la caisse du camion. Rahim gazé au diesel jusqu'à Kaboul. Le

soir de notre arrivée, au restaurant Khyber, le meilleur de la capitale selon Richard, un type en costard, chemise ouverte, pendentif au cou, s'approche de notre table. Élégant, visage rayonnant, moustache en prime. Les cheveux noirs, gominés, à la mode afghane, mais portant avec panache des vestons italiens qui font leur effet sur Joan. Un adepte du baisemain, de toute évidence.

Mon père est tout sourire.

— Je vous présente Konstantin Nikonov. Ma femme Joan, ma fille Nadia.

— Enchanté.

Le nouveau venu ne quitte pas Joan des yeux.

— Je suis ravi de faire votre connaissance, lance-t-il en français, d'une voix grave et sensuelle, à la limite du ridicule.

Ma mère éclate de rire, mais elle est séduite.

Je tombe sous le charme, moi aussi.

Un conseiller russe attaché au ministère du Commerce, plus dynamique que les autres spécialistes envoyés par les Soviets pour lancer le pays dans la voie de la modernité, d'après Richard. Nikonov ne peut supporter Vassillis, lui non plus, il a l'impression que Moscou et Kaboul se font flouer par ce Grec de malheur. Son implication dans le trafic de drogue embarrasse Moscou. De la poche intérieure de son veston, le Russe sort un étui métallique contenant des cigarettes américaines. Le comble du raffinement, selon ma mère.

— Comment tu le trouves ? me demande Joan, à voix basse, lorsque Richard et Nikonov s'éloignent pour discuter de leur future collaboration.

— Très beau. Et il sent bon.

— Il ressemble à Omar Sharif dans *Le Docteur Jivago*, ajoute ma mère.

Pour prouver à Richard qu'il est de bonne foi, Nikonov le conduit ainsi que Rahim à une cinquantaine de kilomètres au nord de la capitale, dans une petite ville endormie qui ne s'est réveillée qu'une seule fois : l'an dernier, quand les Khalqis ont voulu ouvrir une école pour les filles. Révolte populaire, rapidement matée par la police. Depuis, c'est le calme plat – mais l'école a été reconvertie en entrepôt, sous l'étroite surveillance de l'armée afghane. À l'intérieur, dans les salles de classe, au lieu des pupitres, des piles de tapis de différents formats où prédomine la couleur rouge, typique de la production nationale. Richard en examine quelques-uns. Il est impressionné par ce qu'il voit. Ces tapis, lui explique Nikonov, doivent revenir à Vassillis, mais les Khalqis sont prêts à les céder à Richard. Une sorte de test, en fait, pour évaluer le sérieux d'Oriental Rugs & Carpets. À la clé : le partage du monopole de Vassillis.

De retour à Peshawar, pour célébrer ce déblocage, Richard s'empresse d'ouvrir la bouteille de Moët & Chandon qu'il s'est procurée au marché noir. Mais ma mère n'est pas aussi enthousiaste. Même si Nikonov semble sérieux, elle trouve que Richard s'emballe trop rapidement.

— Nikonov pourra forcer les coopératives à collaborer avec toi plutôt qu'avec Vassillis ?

— Pourquoi pas ?

Mon père a fait miroiter à Nikonov ses contacts, plus ou moins vrais, dans le port de Karachi.

— Même s'il s'affiche communiste, Nikonov est un homme d'affaires. Comme moi.

— Tu lui as promis combien, à ton docteur Jivago ?

— De quoi tu parles ?

— Il a exigé un bakchich, sûrement.

— Parlons plutôt de commission. Une somme tout à fait raisonnable pour un *deal* vraiment exceptionnel.

— Dont le ministère du Commerce n'est pas au courant. Ni ton Grec, bien entendu.

— Ce que tu peux être casse-pieds.

— Je suis prudente, c'est tout. Pour toi, pour t'aider. Pour éviter qu'encore une fois tu te retrouves dans une situation inextricable.

— Ce n'est pas le cas, je t'assure.

Ma mère réfère à un événement que j'ignore, dont je ne saurai rien. Mon père s'est-il mis les pieds dans les plats à un moment donné ? S'est-il trouvé impliqué dans une opération qui a mal tourné, obligeant Travis McCullough à intervenir en sa faveur ? Est-ce la raison pour laquelle on a confié à Richard le Pakistan, et non pas l'Inde ou la Turquie comme il l'aurait souhaité ?

Chose certaine, mon père se renfrogne. L'attitude de ma mère semble le surprendre et le décevoir. Il s'attendait à ce qu'elle lui saute au cou. S'il réussit effectivement à mettre la main sur les tapis de Nikonov, à les faire quitter l'Asie par Karachi, il réussira peut-être, enfin, à s'imposer sur ce nouveau marché et à devenir ainsi incontournable aux yeux des McCullough, père et fils.

Joan tend la main par-dessus la table pour saisir la sienne. Elle lui dit qu'elle est fière de lui, qu'il a bien manœuvré, même si tout n'est pas encore joué, comme si elle regrettait d'avoir été trop critique devant ses initiatives. Mon père se calme, la paix est revenue. Dans la nuit, je me réveille, je les entends roucouler dans leur chambre. Leur réconciliation, c'est le plus beau des cadeaux.

Les négociations se prolongent tout l'été. Et puis, un soir, le téléphone sonne. C'est Nikonov : les fonctionnaires

du gouvernement Taraki sont d'accord, ils vont larguer Vassillis pour cette fournée-ci, les tapis sont à toi, mon ami. Ne reste plus qu'à venir signer l'entente à Kaboul.

— Va te coucher, Nadia. Il est tard.

Je n'ai pas sommeil, mais ma mère insiste. J'embrasse mes parents, je me réfugie dans ma chambre, je ne tarde pas à m'endormir.

À l'aube, des voix, des chuchotements. Mon père éclate de rire, ma mère lui ordonne de se taire, tu vas réveiller la maison – c'est-à-dire moi. J'entrouvre le volet de ma chambre, j'aperçois Rahim près du pick-up Toyota. Richard prend place dans le véhicule, Joan s'approche. Par la vitre baissée, ils s'embrassent, fais attention à toi, Richard, et puis la camionnette démarre et disparaît dans le brouillard du matin.

Lors de ses séjours à Kaboul, Richard a pris l'habitude de nous appeler tous les soirs. Ce qu'il fait encore cette fois, mais le mercredi, rien. Ni le jeudi. Le vendredi, ma mère tente de le joindre – il n'est pas à l'hôtel, mais ses affaires y sont toujours. Elle appelle même le propriétaire d'un *tchaïkhana*, une maison de thé, où Richard a l'habitude de manger un morceau. Le dimanche, il ne rentre pas à Peshawar comme prévu. Ma mère ne tient plus en place, elle s'efforce de garder son calme en ma présence, mais je ne suis pas dupe.

Quelque chose de terrible s'est produit, mais quoi ?

Joan s'entretient longuement avec son père, Travis, à Montréal, et avec son frère, Frank, leur demandant d'intervenir, de faire jouer leurs relations. Lesquelles ? C'est Richard, le « spécialiste » de l'Afghanistan. C'est son réseau, ses contacts, il n'a partagé ces renseignements avec quiconque, surtout pas avec Frank – trop heureux, certainement, de voir que le préféré du paternel est en train de se brûler les ailes.

Bien entendu, impossible de joindre Nikonov.

J'apprends que Richard a été jeté en prison pour un délit dont on me cache la nature.

— Il est où, papa ?

Joan, au téléphone, se retourne vivement.

— Je te rappelle, dit-elle à Travis, avant de raccrocher.

Elle se penche vers moi, me prend dans ses bras. Comme elle le fait pour m'annoncer les grandes nouvelles, les mauvaises, surtout.

— Ton père est victime d'une embrouille.

— Quelle embrouille ?

Ma mère hésite. Lui dire la vérité ou non ? Ce n'est qu'une enfant... Mais elle plonge :

— Il est accusé de meurtre.

— C'est vrai ? Il a tué quelqu'un ?

— Bien sûr que non.

Le lendemain matin, Joan est déjà partie pour Kaboul à son tour quand je me réveille. Avec un des employés des Donegan au volant de leur Land Cruiser, m'apprend Homa. Je mange mon petit-déjeuner comme si de rien n'était. La domestique semble plus inquiète que jamais. Je travaille pour un meurtrier, se dit-elle peut-être. Pourtant, j'imagine mal mon père se jeter sur quelqu'un pour le tuer. Lui qui me hisse dans ses bras jusqu'au plafond. Lui qui joue à la cachette avec moi dans notre manoir poussiéreux. Qui se dissimule derrière les tentures pour me faire rire. Ma mère va tirer cette affaire au clair et le ramener à Peshawar sain et sauf, j'en suis convaincue.

Au milieu de la nuit suivante, des voix me réveillent de nouveau. Je me redresse dans mon lit, je me lève, curieuse, intriguée, et alors que je m'apprête à sortir de la chambre, mon père apparaît. Derrière lui, en retrait, Joan et Homa. Richard ouvre les bras, je m'y abandonne. Il sent la sueur, sa barbe est piquante, ses vêtements sont froissés. Il me

serre contre lui, très fort, sans rien dire, sans lâcher prise non plus, et quand il s'écarte, finalement, il parle :

— Je suis revenu, Nadia.

Comme si je pouvais en douter. Comme si ce n'était pas lui qui se tenait devant moi.

— Avec tes chaussures de James Bond ?

Il sourit.

— Oui.

Mais sans Rahim.

L'employé de mon père a été trouvé dégoulinant de sang, embroché sur le dossier de la banquette du pick-up Toyota, une longue tige de métal le transperçant de part en part, façon souvlaki.